VOYAGE DE DIJON,

PAR

UN VOLONTAIRE.

Dijon, que je te dois d'hommages !
J'ai vu dans tes murs floriſſans,
Des cœurs vrais, de jolis viſages,
Et des graces & des talents,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les inſtans,

DORAT, épît. à ſa ſœur.

A GENEVE.

M. DCC. XC.

L'ÉDITEUR
A L'AUTEUR.

Modère ton étonnement, mon cher ami, & pardonne moi l'indiscrétion que j'ai commise, en exposant au jour une lettre que non-seulement tu ne destinois qu'à moi seul, mais que tu trouvois encore indigne d'un autre sort : dans le voyage qu'elle m'a engagé à faire à la capitale de la ci-devant province de Bourgogne, tout a tellement concouru à me convaincre de la vérité des éloges que tu m'as faits de cette charmante ville, que je n'ai pu résister au désir d'en donner quelques témoignages.

*Je suis, &c. B.**.*

VOYAGE DE DIJON.

A UN AMI.

Je vais, puiſque tu le veux, mon cher ami, te faire, avec la deſcription de la confédération de Dijon, le récit des particularités qui me ſont arrivées dans cette charmante ville, pendant le ſéjour que j'y ai fait.

Je n'eus pas plutôt reçu à Autun la nouvelle de mon départ, que je fus ſur le champ retenir une place à la meſſagerie. Je fis mes adieux aux maris ainſi qu'aux femmes, paſſai la nuit tranquille, & du grand matin m'embarquai avec pluſieurs perſonnes, dans une voiture dont je vais te faire la deſcription :

Imagine devant tes yeux,
Aſſis ſur deux eſſieux énormes,
Deux foliveaux lourds & difformes,
Recouverts d'un vernis bourbeux,
Dont chacun ſervoit de ſoupente

A certaine boîte peſante,
Qui s'en allant, puis revenant,
En arrière comme devant,
Contre deux caiſſons d'autre eſpèce,
Habiles à la repouſſer,
Sembloit ſe balloter ſans ceſſe,
pour le plaiſir de nous bercer.

Mais de toutes les incommodités que nous eûmes à eſſuyer, l'article de la lenteur n'étoit pas le moins déſagréable. Encore, diſois-je à moi-même : ſi le jour pouvoit bientôt me faire découvrir, en mes compagnons de voyage, quelqu'un avec qui pouvoir modérer mon impatience par quelque entretien!

C'eſt en vain que dans cet eſpoir flatteur, je voulus me livrer au ſommeil : les cahots multipliés de la voiture m'en ôterent la ſatisfaction ; mais en revanche, ils me valurent le plaiſir d'entendre de grandes phraſes & grand nombre de tirades de vers, qui m'auroient été d'une perte très-importante.

Je ne ſavois pas encore quel pouvoit être l'objet aſſailli de tant de ſoupirs ; mais je n'eus pas de peine à comprendre, que le perſécuteur obſtiné contre les douces plaintes qu'on lui faiſoit, ne pouvoit être que quelque poëte ridiculement épris des charmes de quelque femme placée à ſes côtés.

Je ne me trompai pas. Le jour en faiſant inſenſiblement diſparoître les ombres de la nuit, réaliſa

bientôt mes conjectures. Voilà d'abord le portrait de l'un :

Ne te ſembleroit-il pas voir
Un corps fluet, vêtu de noir,
Portant tête à figure blême,
Qu'à parler aſſès proprement,
L'on dit viſage de carême,
Ou figure d'enterrement ?
L'air ſombre de mélancolie,
Sur un front ombragé
D'un poil brun négligé,
Achève à peu près la copie.

Voilà celui de l'autre :

Sous l'albâtre d'un front, où près de la gaîté
S'uniſſent la candeur & la ſérénité,
Deux arcs bien deſſinés, & noirs comme l'ébene,
Donnent à tous les yeux à deviner ſans peine,
Que c'eſt là l'arſenal où, pour bleſſer nos cœurs,
Le petit dieu d'amour puiſe ſes traits vainqueurs.
Ainſi que les zéphirs voltigent ſur les roſes,
Les ſoupirs ſont errans ſur ſes lèvres mi-cloſes;
On croit les voir jouer à travers des cheveux
Qui tombant négligés ſur deux globes de neige,
Semblent ſe diſputer le charmant privilege
De les voiler ſans ceſſe à nos avides yeux....
Mais, de l'amour, ceſſons de marcher ſur les traces,
Il n'eſt dû qu'à lui ſeul de modeler les graces.

Une quatrieme compagne de voyage, qui étoit la mère de la beauté que je viens de t'eſquiſſer,

compoſoit avec nous toute la caravane. Cette mere déjà âgée, bonne, mais criarde, comme j'ai eu l'honneur de m'en appercevoir depuis, & placée à côté de moi, ſe réveilla à propos pour nous délivrer des importunités du poëte, ſa victime & moi. Nous nous regardâmes un peu tous, nous nous fîmes les complimens requis, & bientôt après nous nous livrâmes à une converſation, où je crus remarquer que, fixés ſur les miens, les yeux de l'aimable J.... prenoient plus de part que toute autre choſe.

O ! jour, inſtant cent fois heureux,
Qui vis de ſi beaux yeux,
Faire gliſſer dedans mon ame
La plus ardente flamme,
Tu ſeras toujours pour mon cœur
Le réveil du bonheur.
Qui, pour chaſſer de moi toute triſteſſe noire,
Je rappellerai,
Tant que je vivrai,
A ma trop heureuſe mémoire,
Le jour, l'inſtant délicieux
Qui vit de ſi beaux yeux
Faire inſinuer en mon ame
La plus ardente flamme.

Je ne te rapporterai pas la converſation qui nous occupa généralement, depuis le lieu de notre départ juſqu'à Beaune, où nous fûmes coucher : le poëte reconnoiſſant en moi le même patriotiſme

qui l'animoit, ne put qu'en cette ville, où il trouva un athlete digne de lui, nous rendre témoin de la chaleur avec laquelle il combattoit toute opinion contraire à la ſienne.

Nous y étions occupés à ſouper, & nous avions déjà bien avancé le repas, lorſqu'on nous annonça un convive. Ce nouveau compagnon de voyage étoit un prêtre, & nous parut un curé de campagne, dont la figure n'annonçoit pas beaucoup de contentement. Le poëte plus hardi que nous, & non moins curieux, après l'avoir fait aſſeoir, ſatisfit bientôt, par cette demande indiſcrete, le déſir qu'il avoit d'en connoître la cauſe:

M. le curé, dit-il, votre presbytère, ſi je ne me trompe, ne me paroît pas avoir été le plus épargné dans le dernier décret. — Oui, M. répond l'eccléſiaſtique, je ſuis du nombre de ceux qui ont eu le malheur de naître ſous un ſiècle d'injuſtice, de tyrannie, de despotiſme, de ... — halte-là, M. le curé, repart le poëte en lui coupant la parole, vous oubliez ſans doute, que ſous l'habit dont vous êtes revêtu, ... — il n'eſt plus de reſpect pour l'habit, quand on détruit les moyens de le rendre impoſant. — Comment M! aucun décret n'a encore porté atteinte à la religion. — Pluſieurs en ont détruit les fondemens. — Attribueriez-vous aux reſtrictions qu'ont ſubies les bénéfices...?

— Quel malheureux, assez privé de ressources, pourra désormais se résoudre à végéter sous les haillons d'une mère dépouillée? — Je vous entends : plus de bénéfice, plus de piété; plus de moyens de s'engraisser, plus de foi; plus de moyens de paroître en faste sous les yeux d'un public malheureux, plus d'amour de Dieu; voilà donc, Messieurs, les beaux motifs de cette superstition, dont vous n'avez cessé de nous éblouir, par laquelle vous avez armé les uns contre les autres, les partisans trop malheureux de votre fanatisme aveugle! C'est donc pour votre avarice insatiable, pour votre soif du gain, qu'on a vu s'égorger, ... — M. je vous prie d'avoir vous même un peu plus de respect pour la prééminence que me donne mon état auprès de vous. — De tels procédés ne permettent pas qu'on en ait d'autre que pour votre habit. — Vous me molestez? — Je n'avance que ce que peut dire tout homme que révolte tant d'inconséquence, &c. &c. &c..... Je ne te rapporterai pas le reste de ce dialogue véhément, dans la crainte d'altérer la chaleur dont ces messieurs furent l'assaisonner; mais je te dirai seulement qu'ils le poussèrent au point, que la peur engagea nos dames à se retirer.

Où es-tu, fameux satyrique? Que ne m'as-tu légué les pinceaux avec lesquels tu peignis le combat de ta troisieme satyre?

Notre curé ſe léve furieux;
Jure les ſaints dans ſon transport fougueux,
Et de ſes mains ſe frappant ſur la nuque,
Fait ſauter loin & calote & perruque;
Lorſque, de ſon côté,
De cette ſcène épouvanté,
Le pauvre poëte, à la fuite
Voulant s'abandonner trop vîte,
Fait renverſer avec fracas
Sa chaiſe, la table & les plats;
Tellement que chaque lumiere
Allant auſſi rouler par terre,
En un inſtant, je vis la nuit envelopper
Avec les combattans, le reſte du ſouper.

Cependant, laiſſant le champ entiérement libre au courroux de ces MM. je courus retrouver les deux dames épouvantées, auprès deſquelles, quelqu'autre choſe, autant que le ſoin de les raſſurer, m'attiroit peut-être.

Je les trouvai grandement inquietes d'avoir à ſupporter demain la préſence de pareils compagnons de voyage. Je les raſſurai comme je pus, & l'heure de ſe coucher étant venue, je me retirai aſſez content du coup d'œil gracieux, avec lequel l'une des deux accompagna ſes adieux.

Je ne te dirai pas comment chacun, en particulier, paſſa la nuit; il ſuffira de te dire, qu'agité autant par ce que j'avois vu, que par ce que j'avois entendu; autant par ce que je quittois, que par ce

que j'allois retrouver ; je vis avec plaiſir arriver l'inſtant de ſe remettre en route. Imagine-nous donc de nouveau en mouvement, *lento gradu.* Mais que je te diſe, comment le haſard, ou peut-être l'inſtinct me plaça. Vis-à-vis la perſonne la plus intéreſſante, entre les genoux de la charmante J....

Oui : mes Genoux preſſoient des genous adorés,
Contre les ſiens mes pieds ſe ſentoient reſſerrés,
Et ſur chacun de nous, nos yeux fixés ſans ceſſe,
s'entre-communiquoient le feu de leur ivreſſe.

C'eſt dans la douce & innocente volupté de cette converſation muette, qui nous faiſoit oublier les différentes altercations des deux athletes obſtinés, autant que la lenteur de la voiture, que nous tendions à Nuits; lorſqu'une calèche légère venant à nous avec impétuoſité, ſe heurte contre nos eſſieux, ſe briſe, ſe renverſe, & entraîne dans ſa chute, deux anglois qui, dans leur jargon, font un vacarme horrible, tandis que leurs poſtillons tombant ſur les nôtres, à coups de fouet, nous vîmes en un inſtant s'engager un combat qui alloit bientôt devenir meurtrier, ſans le ſoin que nous prîmes d'en arrêter les ſuites. C'eſt en vain que le curé ſe montrant, crut en impoſer par les marques qui caractériſent ſon état : nous vîmes le moment qu'il alloit être lui-même la victime du démêlé, ſi le poëte n'eût montré ſoudain ſon uniforme national,

en prodiguant, & aux uns, & aux autres, des titres d'amis, qui les appaiſerent enfin. Bref, les poſtillons de l'une & l'autre part regagnerent leur voiture en jurant, & de notre côté, nous nous vîmes enfin, pour la premiere fois, au galop; marche qui nous amena bientôt à Nuits, au gré de nos déſirs.

On nous fit deſcendre dans une auberge, dont les appartemens ſont aſſez agr éables. En attendant le dîner, & tandis que ſa mère réparoit ſes forces auprès d'un bon feu, la charmante J..... voulant ſatisfaire à ſa curioſité de les parcourir; plus amateur du feu qu'elle ſavoit allumer chez moi, que de celui préféré par la bonne mère, je la ſuivis, & m'apperçus qu'elle fredonnoit une chanſon aſſez piquante contre les hommes. Si je ſavois chanter, mademoiſelle, lui dis-je, je tâcherois d'appuyer votre thèſe de quelques couplets aſſez mauvais, que je compoſai autrefois. — Ah ne me privez pas de cette ſatisfaction, je vous prie, monſieur! — Il auroit été de mauvaiſe grace de ſe faire prier, je chantai.

CHANSON.

Ah que les hommes ſont méchans!
Q'ils ont l'ame perfide & traître!
Capricieux, impertinens;
Difficile eſt de les connoître:

Je ſaurai bien me rappeller
Que d'eux il faut ſe méfier.

Ils vous font tous le beau ſerment
D'être conſtans en leur tendreſſe;
Qu'ils tournent le dos ſeulement,
Adieu ſerment, adieu promeſſe :
Gardons-nous donc bien d'oublier
Que d'eux il faut ſe méfier.

Colin me dit à tout moment,
Qu'il m'aime d'un amour ſincère;
Mais, dois-je croire ce ſerment?
Tout me dit que c'eſt un myſtère;
Car je ne ſaurois oublier
Que je dois bien m'en méfier.

Si pourtant il eſt mon époux,
Je veux bien lui faire connoître,
Que je ne prétends pas du tout
Qu'il ait ſur moi le ton de maître;
Ou je lui ferai bien ſonger
Qu'il doit auſſi ſe méfier.

Je finiſſois, & l'on ſe préparoit à faire l'analyſe de ma chanſon, lorſqu'on vint nous dire que le dîner étoit ſervi. Nous ne trouvâmes plus le curé; ſa mauvaiſe humeur ne lui permit pas apparemment de lutter davantage contre les ſaillies de notre poëte, & nous ne perdîmes rien à le voir remplacé par un moine, dont la molle épaiſſeur & le teint enluminé, n'annonçoient rien encore de la

diminution des biens eccléſiaſtiques. Celui-ci, plus occupé dans un repas à ſe garnir la capacité, qu'à ſe repaître d'argumens, ne put donner au poëte à mordre que ſur ſon bon appétit; & voilà le meilleur bon mot qui fut dit à cet égard; je l'ai cru digne d'être mis en vers.

Naguere, dans certain repas,
Un moine gros & gras
Sur la bonne chère
Donnoit, de manière
A ſe faire honneur
Parmi gens d'appétit; mais, à coup ſûr, lecteur,
Ce n'eſt pas ce qui t'inquiete.
Or, notre homme donnoit ſur friande meurette,
Quand il lui vint à dire à ſes voiſins:
Meſſieurs, quand dans ces œufs entre mes dents j'aſſomme
Tant de poiſſons, je penſe à Samſon, ce grand homme,
Qui ſeul anéantit nombre de Philiſtins.
En effet, dit quelqu'un, vous l'imitez aux charmes,
Comme lui, vous uſez fort bien des mêmes armes.

Je remarquai cependant, à quelques diſtractions volontaires, que le métromane n'étoit pas tout à fait occupé de la converſation générale : c'étoit par-ci, une main que le haſard ſembloit apporter près d'une main potelée; par-là, d'agréables erreurs, au ſujet des choſes que de belles levres avoient touchées; mais ſur-tout des pieds, qui s'agitant, ſans doute, pour d'autre que pour

moi, me mirent long-temps dans une grande impatience de ſavoir d'où pouvoient me venir tant de faveurs : je fis ſi bien & ſi adroitement, que je vins à bout de me ſatisfaire : le pied amoureux, en queſtion, étoit celui du poëte, & Dieu ſait de quel bonheur je le fis jouir pendant tout le repas, tandis que, d'un autre côté, mes yeux s'occuperent à exprimer à la belle convive, la paſſion qui commençoit, faut-il te le dire, à ſe gliſſer bien avant chez moi.

Mais, pour être plus court à ton gré, briſons là-deſſus. En deux mots, nous regagnons la voiture ; on y arrange, comme on peut, les dames avec la rotondité de l'homme d'Egliſe, & nous partons. Côtoyant donc ces beaux pays (Pomard, Vollenay, Vougeot, la Romanée, &c.) qu'on a ſi juſtement déſignés ſous le nom de Côte d'or ; nous arrivons enfin à ce point où la vue ſe repaît, à mon gré, d'une perſpective ſi agréable, & que j'ai deſſinée tant de fois. Nous voyons les fleches de Dijon. Plus nous avançons, plus elles paroiſſent s'élancer dans les nues, & plus mon impatience augmente.

Salut, Dijon, ſéjour des ſciences, des arts,
Où, ſous l'heureux abri de ſuperbes remparts,
La tranquillité regne au milieu des délices,
Où, près des grands le foible eſt exempt d'injuſtices ;

Où le goût, les talens enſemble réunis,
Ne ceſſent de former qu'un cercle heureux d'amis ;
Où l'élégance en tout & la délicateſſe,
Semblent vous rappeller les beautés de la Grece.

Mais comment eſquiſſerai-je, ami, ſon plus bel ornement ? Je ne puis mieux faire, je crois, que d'employer ce que ſemble en avoir voulu dire autrefois *Lefranc*, en parlant d'une autre ville.

Le ciel de plus mit un eſſaim de belles
Dedans ces murs, qu'on ne peut trop vanter.
Si Dieu les fit ou tendres ou cruelles,
Sur ce point-là, je ne puis vous citer
Diſcours, chanſons, chroniques, ni nouvelles :
Fors que pourtant je dois vous atteſter,
Sur le récit de maints auteurs fideles,
Que point ne faut ſéjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-temps les regréter (*).

Nous traverſons enfin les belles rues que je reconnois, & nous arrivons à bon port ; mais par malheur, comme tu vas le voir, mon impatience ne me permet pas de différer plus long-temps ma viſite à un ami que j'avois près de-là ; j'y reſte plus qu'il ne falloit, pour être à même de m'acquitter d'un autre devoir. Je reviens à l'hôtel des diligences, je cherche, & l'on me dit qu'on eſt chargé de me faire des adieux de la part de mes compagnons de voyage qui viennent de pénétrer dans

(*) Voyage de Languedoc & de Provence.

la ville. C'eſt en vain que je me mets à courir pour réparer ma faute. Le poëte n'eut à partager ſon bonheur avec perſonne.

Je paſſai donc le reſte de la journée aſſez triſtement. Néanmoins la nuit me fut d'une très-grande reſſource, & le lendemain je revis avec plaiſir tous les beaux monumens que renfetme une ville, ſans doute, des plus belles du ſecord ordre dans le royaume; tel que l'égliſe de N. D. le portail de Saint-Michel, une infinité de beaux hôtels; la rue condé, la place royale, où l'on voit une belle ſtatue équeſtre de Louis XIV; un palais élégant où l'on voit pluſieurs belles ſalles, ſur-tout un muſée décoré de ſculptures précieuſes & de différentes ſtatues, par leſquelles des éleves de l'académie de Dijon ont remporté les prix à Rome; la ſuperbe égliſe des Chartreux, où l'on voit des tableaux des peintres les plus célèbres, pluſieurs antiquités, l'autel portatif des ducs de Bourgogne, pour la guerre; leurs tombeaux, dont on ne peut exprimer la richeſſe ni la perfection. J'ai vu ſur la tête de *Jean ſans peur*, ce prince redoutable, qui porta la terreur juſques ſur le trône des Rois de france, le coup de hache que lui donna traitreuſement *Tanneguy du Chatel*, au pont de Monthereau. *C'eſt par ce trou*, dit autrefois un prieur à Fançois Ier. étonné, à la vue d'une ſi large plaie, *que les Anglois ſont entrés en France.*

Qu'eſt devenu, Dijon, ce temps où tes remparts
Sembloient nour rappeller le ſéjour des Céſars ?
Où nombre de héros déſertant ton enceinte,
Alloient, en conquérans, au loin porter la crainte ?
Où l'on vit un Philippe ainſi qu'un Jean-ſans-Peur,
Au ſeul bruit de leur nom inſpirer la terreur ?
Qu'eſt devenu ce temps où Charles-Téméraire,
Aux quatre coins du monde allant porter la guerre,
Sur leurs trônes tremblans, ſembloit à tous les Rois
Redemander le droit d'impoſer ſeul des loix ?
Que dis-je ? il eſt paſſé, mais je ſuis loin de croire
Qu'il a fui de tes murs avec toute ta gloire :
Le culte des talens, l'étude des beaux arts,
N'étoufferent jamais les paſſions de Mars ;
Et dans l'occaſion, comme la paix, la guerre
A toujours rencontré des ſujets pour la faire.

J'ai revu avec une nouvelle admiration, à l'académie des ſciences, ce ſalon décoré de tous les buſtes des grands hommes qu'a produits la ville : les Rameau, les Boſſuet, les Crébillon, les Piron, les Bouhier, les Saumaiſe, les Longepierre, les Buffon &c. Mais quelles ſenſations ne m'ont pas cauſées

Ces promenades, ces remparts,
Où le ſexe, ſous la parure
Qu'ajoute l'art à la nature,
Vient attirer tous les regatds;
Où l'on voit l'aimable jeuneſſe,
Livrée à de tendres déſirs,

Chercher, au milieu de la preſſe,
L'objet digne de ſes ſoupirs ;
Où l'amant volage, infidele,
Ainſi qu'un papillon léger,
Vole de l'une à l'autre belle,
Pour le ſeul plaiſir de changer ;
Tandis qu'au fonds d'un verd bocage,
Damis plus ſenſible & plus ſage,
Par ſes diſcours ſait attirer
Iris qui s'y laiſſe égarer ;
Où l'homme enfin, loin de l'ouvrage
Et content de ſa liberté,
Vient jouir de la volupté
Qu'on trouve auſſi dans un autre âge.

Il y a auſſi des volontaires à Dijon ; ils forment trois corps : un de fantaſſins, un de canonniers & un autre de dragons. Le premier compoſé de jeunes gens, & le plus nombreux, eſt vêtu de l'uniforme national ; le ſecond compoſé de gens de tout âge, eſt vêtu de l'uniforme ordinaire des artilleurs ; & le troiſieme en habit verd. Je me ſuis incorporé dans le premier.

Il ne faut pas oublier ici, mon cher ami, l'éloge que méritent ces braves militaires : comme tant d'autres confrères, répandus dans les diverſes villes du royaume, ils ont donné en pluſieurs occaſions, des marques éclatantes du zèle qu'ils ont à remplir le but pour lequel les armes les raſſemblent.

blent. Au premier ſignal, Sainte-Sabine (*) les a vu arriver tous diſpoſés à donner les plus grandes preuves du patriotiſme qui les anime ; mais l'ennemi, apparemment n'ayant pas jugé à propos d'en être témoin, ils ne trouverent que des lieux abandonnés à leur diſcrétion. Ce ne fut pas leur faute.

Il faut pourtant l'avouer ; cette charmante ville, quelqu'agréable qu'elle ſoit par elle-même, le devient bien davantage, lorſqu'on ſait ſe procurer des ſociétés, & les plaiſirs qu'elle renferme.

Beau ſexe, ſans vous ſur la terre,
Hélas que pourrions nous faire?
La nature, qui ſur vos pas
Répandit toute ſa largeſſe,
Ne laiſſa que de la triſteſſe
Dans les lieux où vous n'êtes pas.

Le carnaval venu, les plaiſirs moins bruyans que les autres années, à cauſe de la défenſe des maſques, n'ont pas cependant laiſſé que d'être très-agréables. Les comédies eurent leur cours, & les grands bals ſe remplirent de perſonnes déguiſées. Mais parlons de celui que j'ai promis de n'oublier jamais. j'y étois occupé à contempler plus le ridicule des ſauts irréguliers & biſarres que l'on y faiſoit, qu'à en augmenter l'eſpèce, lorſque je me

(*) Village près de Dijon, où l'on prétendoit que nombre d'Ariſtocrates s'étoient retranchés.

ſentis doucement frapper ſur l'épaule; je me retourne, je regarde, & c'eſt en vain que je cherchai à démêler, dans la figure gracieuſe du jeune militaire qui me regardoit, quelques traits que je reconnuſſe, ſi l'on ne meût fait rappeller du voyage d'Autun à Dijon. Je te laiſſe à penſer la joie que me cauſa un tel ſouvenir, & la préſence d'une telle perſonne. C'étoit la charmante J..... Il ſeroit difficile de te rapporter ce que je pus lui dire en ce moment : il faut être dans cette ſituation, pour trouver des expreſſions convenables. Prenez garde, dit-elle, (douces paroles que je me plais à répéter.) On veille ſur moi, mais venez me voir; je demeure, rue ***, n°. **. On ne m'en dit pas plus; mais c'étoit bien aſſez pour me rendre le plus content des hommes. O jour ! moment de la revoir, avec quelle impatience je t'attendis.

Il arriva enfin. Je cours, une fenêtre que j'entends s'ouvrir, me laiſſe bientôt appercevoir, derrière des barreaux, l'objet de mon impatience. Tu ſais, ſans doute, ce que peuvent ſe dire, en pareil cas, deux perſonnes qui ſe déſirent mutuellement, & avec la même ardeur; je me plais même à croire que tu l'as éprouvé toi-même quelquefois.

Mais auſſi qu'on reſſent de peine,
Lorſqu'il s'agit de ſe quitter !
Tandis que le temps vous entraîne,

Un adieu vous dit de rester.
On se rapproche, on se resserre;
On baise encore une main chère.
Cependant déjà sur l'airain
L'heure s'échappe, le temps passe,
L'on se quitte, l'on se rembrasse;
Quelques adieux encore, & l'on se quitte enfin.
Loin delà le desir qu'on ressent la journée,
De satisfaire à son ame enchaînée,
La nuit vous fait paroître, avec tous ses attraits,
Dans un songe trompeur, l'objet de vos souhaits.
Vous le voyez, vos bras irritent ses caprices,
Et du bonheur déjà vous sentez les délices:
Mais l'agitation où vous met ce moment,
Vous réveille bientôt d'un sursaut affligeant;
Et ne vous laisse enfin que le seul avantage,
D'en avoir entrevu la séduisante image.

Plusieurs nuits m'avoient déjà vu assidu à me rendre où tant de bonheur m'attendoit, quand la tranquillité, qui m'y accompagnoit toujours, fut enfin troublée par une petite aventure que, pour ne te rien laisser ignorer, il faut que je te raconte.

J'arrivois, & déjà je touchois la fenêtre, seul témoin de mes douces étreintes avec l'amour, quand certain individu, que je remarquai m'avoir déjà traversé quelquefois, m'aborde; & ma surprise ne fut pas petite, lorsque je reconnus, qui? le poëte, notre compagnon de voyage, que je n'avois pas encore pu rencontrer, pour être venu

toujours après lui. Si je n'avois pas lieu, dit-il, après nous être fait les cérémonies de la rencontre, de croire la chose dénuée de toute vraisemblance, il me paroîtroit que le même motif nous rassemble ici. — C'est ce que je ne puis vous assurer jusqu'à présent : mais s'il est vrai que quelque rendez-vous vous y attire, c'est effectivement le même que le mien. — Et sans indiscrétion, peut-on savoir le lieu où réside l'objet de votre attente? — Mais, à vous-même, peut-on faire pareille demande? — Cette fenêtre. — C'est aussi le lieu qui m'intéresse. — En ce cas donc, repart le poëte d'un ton assuré, vous voyez que vos poursuites sont superflues. — Cela paroît un peu plus difficile à croire. — Vous n'êtes pas sans vous être apperçu, en temps & lieu, des démarches que j'ai pu faire. — Cela est vrai, mais les temps ont sans doute disposé les choses autrement — M. poursuit vivement mon rival offensé, vous devez savoir qu'on ne marcha jamais sur les brisées d'un honnête homme, sans qu'il cherchât les moyens de s'en venger. — Je le sais. —Vous ne serez donc pas surpris de recevoir au plutôt de mes nouvelles. — Quand il vous plaîra. Là dessus mon homme m'ayant demandé le lieu de ma demeure, me laissa.

La belle J.... sans doute épouvantée de notre

querelle, s'étoit retirée: & n'ayant pas jugé à propos de reparoître, je fus obligé de m'en aller auſſi.

Je retournai donc au logis, plus chagrin d'un contre-temps, qu'inquiet des menaces de celui qui l'avoit cauſé. Le lendemain matin je reçois une lettre, je me rends au lieu indiqué, &, comme il arrive le plus ſouvent, j'en reviens intact: mon antagoniſte, ſans doute, moins hardi ſpadaſſin que bon philoſophe, en étant venu à la morale, ſe contenta de me faire trouver du ridicule dans une une démarche que l'objet ne lui paroiſſoit plus mériter.

Je n'ai pas beſoin de te peindre l'impatience que j'eus de voir arriver le moment de pouvoir raconter une pareille aventure à celle qui l'avoit cauſée. *Allez à la porte*, me dit une voix douce & chérie, *vous la trouverez ouverte.* Des mots auſſi heureux s'entendent trop facilement, pour qu'on les faſſe répéter; la joie qui ne me permit aucune réflexion, avoit déjà refermé la porte ſur moi.

On vient, j'entends, je touche l'objet le plus déſiré. Ami, quel moment l'obſcurité enveloppoit ſous ſes ombres! Il ſeroit difficile de t'exprimer le raviſſement, l'extaſe où me mirent les careſſes de cette aimable divinité, après le récit de mon aventure. Mais traitons en vers un ſujet auſſi digne.

Permets, ô ! ma Doris (*), permets que mon pinceau
Retrace à mes eſprits, dans un heureux tableau,
Ce ſuprême bonheur, cet inſtant de ma vie,
Dont le doux ſouvenir tient mon ame ravie.
Je l'ai donc vu ce jour, ce jour tant déſiré,
Où je dus triompher de ton cœur adoré !
L'amour me donna tout en ce jour ſalutaire,
Oui, c'eſt tout accorder que le don de te plaire.
Je t'ai plu, ma Doris, je le vois dans tes yeux ;
Sur tes lèvres ma bouche en cueille les aveux,
La tienne les imprime auſſi ſur mon viſage,
Et ton ſein palpitant en eſt le témoignage.
Mais, hélas ! faut-il donc qu'une prompte terreur
Vienne ſitôt troubler un ſi parfait bonheur.....
Un bruit ſe fait entendre..... O ! Dieu je vois ta mère !
Elle nous a ſurpris,..... mais ſa juſte colère
Se fait entendre en vain, nos ames & nos cœurs,
De l'amour le plus pur, regrettant les douceurs,
En redoutant l'aſpect d'un cruel eſclavage,
Font encor le ſerment de s'aimer davantage.
Cependant la raiſon qui s'empare de moi,
M'ordonne de ſortir, de m'éloigner de toi ;
D'abandonner l'objet de mon amour extrême,
Ces lieux témoins chéris de mon bonheur ſuprême.
Il faut que, de tes bras où gît la volupté,
Où gît tout mon eſpoir & ma félicité,
J'aille paſſer dans ceux des frivoles menſonges,
Qu'une trop longue nuit procure par ſes ſonges.....
Mais non, tu vois ma peine & conçois ma douleur ;

(*) C'eſt le nom que la belle J..... m'a permis de lui donner dans mes vers.

Au moment que ta bouche annonce mon malheur,
Pour complaire à ta mère,
Et m'ordonne de te quitter,
Tes yeux pleins de déſirs, m'annoncent le contraire
Et me commandent de reſter.....
Moments délicieux!.... Doris, qu'il t'en ſouvienne,
Je reſſentis ta main, elle preſſa la mienne.
Ah! ce ſigne charmant mit le baume en mon cœur;
Un amant eſt ſi prompt à ſaiſir ſon bonheur!
Le mien étoit empreint ſur toute ta perſonne;
C'étoit me dire: pars, mais ne t'éloigne pas.
Je te quitte, & je fais ainſi qu'on abandonne.
Mais pour revenir ſur mes pas,
A t'obéir combien je fus docile!
Cependant, je le dis, je ne fus pas tranquille;
Non, dans mon cœur jamais inſtant
Ne mit autant de joie & plus d'impatience,
Que l'inſtant où, paiſiblement,
J'attendois ta préſence.
Enfin, j'entends une porte s'ouvrir;
Je te vois, tu m'appelles,
L'amour, pour accourir,
Semble m'avoir prêté ſes ailes;
Et lui-même jamais ne fut plus empreſſé,
pour être carreſſé,
A s'élancer dans les bras de ſa mère.
Ta main, ſous l'aile du myſtère,
Me guide, me conduit
Parmi les ombres de la nuit.
O! ma Doris, quand verrai-je tes charmes?
Quand tes yeux verront-ils dans les miens mon bonheur?

Quand pourrai-je à tes pieds t'atteſter, par mes larmes ;
Et ma reconnoiſſance, & l'état de mon cœur ?
Mais, ciel ! la voilà donc la chambre fortunée,
Qui, par les graces, ſemble au plaiſir deſtinée ;
Cet heureux temple où gît le trône, que l'amour
Se plaît à partager avec toi chaque jour.....
Quel doux inſtant, amour. tu me retraces !
Ce ſoir, hélas, tu me cédes ta place !
Une lumière enfin me fait voir les appas,
Les doux charmes de mon amante ;
La crainte dans mes bras
La précipite, inquiete & tremblante :
O ! mon ami, me dis-tu, dans l'effroi
Où m'égare l'amour ? .... Doris raſſure-toi :
Vois ton amant, vois celui qui t'adore ;
Vois le ſeul digne enfin du bien dont tu l'honore !..
Tu me repouſſe, hélas !
Tu veux t'échapper de mes bras ;
Mais c'eſt alors que je m'empreſſe
A profiter de la foibleſſe
Que montre ton abandon.
Ma main, ſans héſiter, détruit cette priſon,
Où cent tréſors divins, par des gazes perfides,
furent voilés longtemps à mes regards avides ;
En vain tu veux les recéler
Un foible effort ne ſert qu'à mieux me dévoiler
Ce trône des délices,
D'où l'amour ſemble, au gré de ſes caprices,
Lancer ſes traits vainqueurs
pour enflammer nos cœurs.
Grands Dieux ! qu'offrîtes-vous à mes ſens, à ma vue ?

Ce penſer rend encor toute mon ame émue!. ...
Sous les lis arrondis de ce ſein palpitant,
Qui ternit la blancheur de l'albâtre éclatant;
Que de baiſers de feu mes lèvres imprimerent!
Que de fleurs elles moiſſonnerent!
Tu rougis, ô Doris, en voyant mon bonheur;
Sur ton front ſe dépeint ton aimable pudeur.
A la défendre encor mollement tu te prête,
Mais ta foibleſſe annonce ta défaite:
Tu confie à mes bras
Le ſoin d'un pénible embarras.
Nonchalamment ta tête ſur la mienne,
Semble tomber pour que je la ſoutienne.
Ta bouche en vain veut exprimer
Quelques plaintes touchantes,
Elles ne viennent qu'expirer
A travers les baiſers de mes lèvres brûlantes.
Je t'emporte enfin: doux fardeau!
L'amour entr'ouve le rideau
Où t'attendoit, pour trône, un lit tel qu'à Cythère,
Tous les jours de ſes mains il prépare à ſa mère.
O! Dieux, votre bonheur égala-t-il le mien?
Le nectar immortel qui coule en votre ſein,
Vous cauſa-t-il jamais des douceurs ſi certaines,
Que cette volupté qui coule dans mes veines?
Non, ce n'eſt qu'en Doris qu'exiſte le bonheur;
Il eſt tout dans ſes bras, il eſt tout dans ſon cœur.
Ce n'eſt qu'en ſon maintien, qu'en ſon air qu'il éclate.
Quels charmes, quels atraits, ma main à chaque pas
Ne trouve-t-elle pas
Sur ſa perſonne délicate!

Mais ce qu'ils ont de bien plus ſéduiſant,
Ce qui la rend bien plus voluptueuſe,
C'eſt qu'elle les défend.....
Mais, ciel ! ma main ambitieuſe,
tandis que par un doux baiſer,
Mes lèvres tâchent d'appaiſer
Les plus tendres alarmes,
Cherche & trouve de nouveaux charmes ;
Et l'amour ſemble augmenter mon ardeur.....
Doux ſanctuaire du bonheur!
Reçois mes vœux, ainſi que mon hommage.
Tu fus le plus parfait ouvrage
De celui qui donna naiſſance à l'univers;
Des dons qu'il nous donna, tu fus un des plus chers.
Mais, tu pleures, Doris,....vas, modère tes craintes,
A ton fidele amant n'oppoſe plus de plaintes;
Celui qui peut te les cauſer,
Saura bientôt les appaiſer.

Ne diſons pas, mon cher ami, que ces moments furent les plus délicieux de ma vie, que jamais nuit ne me parut plus courte, & le jour plus prompt à venir.

Mais que de peine! le temps vient qu'il faut ſe ſéparer. Mille baiſers ſont encore donnés & repris, mille adieux ſont prononcés avec regret, nos bras s'entrelacent & ſe rouvrent pour s'entrelacer encore. Enfin, enfin nous nous ſéparons, & j'emporte avec moi les douceurs d'un ſouvenir qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

Cependant, on parloit déjà à Dijon de convoquer une confédération ſous ſes murs. La queſtion en eſt fortement agitée dans les différentes aſſemblées des diſtricts. Nous, volontaires, réunis dans la tribune d'une égliſe (*), où jadis, de tendres vierges, le cœur enflammé des déſirs qu'inſpire le printemps de l'âge, les yeux baiſſés, ou plutôt élevés au plafond, où de petits anges frais & à moitié nuds, ne ſervoient qu'à attiſer le feu ſacré qui dévoroit ces chaſtes épouſes du ſeigneur, faiſoient retentir la voûte de leurs voix douces & mélodieuſes ; nous, volontaires, n'héſitâmes pas long-temps à adhérer à ce moyen de nous unir étroitement par un ſerment ſolemnel, avec nos confrères, les ſoutiens d'une conſtitution, que nous avons juré de maintenir de toutes nos forces. Les adreſſes d'invitation ſont donc envoyées par toute la province, & on ne tarda pas y répondre.

Venez, braves François, approchez des autels;
Venez vous enchaîner par des vœux ſolemnels;
Tremblez vains ennemis du repos de la France :
Des milliers de héros s'arment pour ſa défenſe.
Tremblez ,.,.. ou bien plutôt abjurant votre erreur,
A vos frères amis uniſſez votre cœur.

(*) C'eſt l'égliſe du couvent des Jacobines réformées

Voyez du haut des cieux la paix qui vous convie
A reconnoître enfin les loix de la patrie.
Victime de l'orgueil ou de l'ambition,
Volez ſous l'étendard de votre nation.
Trop aveugles enfans, connoiſſez votre mère;
Reſpectez ſon amour, mais craignez ſa colère :
C'eſt ſur-tout dans ce jour qu'elle vous tend les bras;
A rejeter ſa voix, ne vous obſtinez pas (*).

Rien de plus impoſant que l'arrivée des diverſes troupes aux portes de la ville : bruit de canon, de tambours, de muſique guerrière; concours étonnant de peuple pour les recevoir; les rues bordées de jeunes militaires le ſabre à la main, pour livrer paſſage, fenêtres ornées de ſpectateurs des deux ſexes; amphithéatres garnis & plians ſous la foule des curieux; l'air martial reſpirant ſur des figures jeunes & brunies par les ardeurs du ſoleil; des enſeignes, des drapeaux déployés, voltigeans dans les airs, au loin & près de nous; des tambours, une muſique rempliſſant ſucceſſivement l'ame de leur mâle influence. Bref, tout-à-coup une ville inondée d'étrangers, de ſoldats de toutes couleurs, des charriots, des bagages, &c. Le ſoir, muſique ſur les balcons du logis du roi; place royale, rues y aboutiſſant obſtruées d'auditeurs, troupes nombreuſes de tambours battant la retraite,

(*) Ces vers ſont tirés de l'hommage à la liberté, dédié aux confédérés.

illumination ; comédie , avant & après ſouper ; ſpectacles ſinguliers de toutes parts.

Le jour ſolemnel arrivé , à ſept heures du matin , on ſe rend ſur la route de Paris , & en un inſtant elle eſt garnie de troupes armées & de ſpectateurs , ſur une demi-lieue de long. M. de Buffon eſt élu commandant général , & tout à coup on le voit monté ſur un courſier magnifique , parcourir les rangs , avec une rapidité auſſi majeſtueuſe qu'impoſante.

Déjà ſonne à grand bruit la trompette guerrière ;
Et s'avance ſoudain , d'une démarche fière ,
Cette noble phalange , eſcadron généreux :
Le flambeau de la gloire étincelle en leurs yeux.
L'éclat éblouiſſant de leurs puiſſantes armes ,
Leur intrépide aſpect diſſipent nos allarmes.
Un cortège nombreux inſpiré par l'honneur ,
Vient de tous les François partager le bonheur.
L'air retentit au loin de mille cris de joie.
Et ſur les fronts ſereins le plaiſir ſe déploie (*).

Je laiſſe à penſer quelle entrée , quel paſſage dans la ville ! On reçoit ſur la place royale , avec toute la pompe guerrière , la municipalité décorée de ſon nouveau coſtume ; en habit noir , relevé d'une écharpe aux trois couleurs. On ſe remet en marche , & l'on arrive au parc.

Bruit de canon , bruit de muſique , acclamations

(*) Hommage à la liberté.

militaires, applaudiſſemens réitérés, cris biſarres des marchands dans les guinguettes.

La meſſe commence ſous un dôme élevé ſur des ruines repréſentant la baſtille, & ſoutenus par des faiſceaux d'armes, décorés de médaillons emblématiques & d'autres ornemens de toute eſpèce. Le ſacrifice fini, rien de plus majeſtueux que le paſſage de l'armée dans ce temple auguſte, pour la preſtation de ſerment; rien de plus impoſant que tous ces hommes armés, ſortans des débris d'un fort écraſé ſous les coups de canon, & dont tous les côtés n'offrent que des brèches.

Les voilà ces enfans de liberté, de paix,
La concorde ſur eux répand tous ſes bienfaits.
Déjà ces bataillons, qu'un noble zèle enflamme,
Ne forment plus qu'un cœur, ne forment plus qu'une ame;
On n'entend répéter que les doux noms de frères,
D'un réciproque amour témoignages ſincères.
Un intérêt commun pour jamais les unit,
Contre tous ces périls cet accord les munit:
O! charmante union, amour de la patrie!
Tu fais l'objet ſacré du ſerment qui les lie (*)

On rentre dans la ville, & le reſte de la journée eſt on ne peut pas plus brillant: le ſoir, muſique, feu d'artifice, ſpectacles; patrouilles de toute eſpèce,

(*) Hommage à la liberté.

distribuées par les rues; le lendemain exercice à feu bien exécuté, au milieu d'une foule de spectateurs.

Enfin l'instant du départ arrive, & tout le monde se sépare en se renouvellant mutuellement les promesses d'une union éternelle. Moi-même obligé de partir quelque temps après cette époque mémorable, je témoignai, après les plus tristes adieux, mes regrets par ces vers:

Doris, qu'on ressent de douleur
A fuir loin de ce qu'on adore!
Hélas, du moins dans mon malheur,
Si tu pouvois m'entendre encore!

Se pourroit-il qu'un seul moment
Mette une distance effroyable
Entre le plus fidele amant
Et l'amante la plus aimable?

Non : je me trompe; dans mes bras
Il me semble que je te presse;
Contre mon cœur je sens, hélas!
Battre celui de ma maîtresse.

Oui, ma Doris, je crois te voir;
Et cet agréable mensonge
Sait bien ranimer mon espoir:
Mais faut-il que ce soit un songe?

Maudits cocher, maudits chevaux!
Pourquoi vous éloigner si vîte?

Ignorez-vous combien de maux
Me cauſe votre prompte fuite ?

Mais c'eſt en vain que de mes cris
Je fatigue le voiſinage,
Déjà, bien loin de ma Doris,
M'entraîne un ennuyeux voyage.

Adieu, cent fois encore adieu,
O ! la plus aimable maîtreſſe,
Déjà je touche au triſte lieu
Où s'entretiendra ma triſteſſe.

Adieu bals, ſpectacles, plaiſirs
Lieux où ma Doris triomphante
De tous excitoit les déſirs,
Sans qu'elle en devînt inconſtante.

Adieu, vous auſſi mes amis,
Dont je reconnoiſſois le zèle,
Toujours puiſſiez-vous m'être unis,
Comme je vous ſerai fidèle !

538